N°19
VISION
edicion
merci!

Editorial

IMPRESSUM

Vision 2035
Zeitung für die Wende
Journal pour un nouveau cap

Druck/Impression:
Schule für Gestaltung, Biel
Auflage/Tirage:
500 Exemplare/exemplaires
Layout:
A. Bachmann, grafikartelier.ch
Redaktion, Rédaction
Mathias Stalder
Gaia Renggli (& Correctorat)
Janosch Szabo (& Korrektorat)
Irma Feldmann
Sylvie
Enrique Macho
Catherine Dudenhoeffer
Véronique Rolli
PC-Konto/compte postal
85262449-7
Verein ZukunftsStadt
2503 Biel/Bienne
Ein Abonnement kostet Fr. 25.—
oder als Förderabo Fr. 50.—
Mitgliedschaft Fr. 75.—
für 4 Ausgaben
Un abonnement coûte 25.—
abonnement de soutien 50.—
la cotisation de membre 75.—
pour 4 numéros/année

Vision 2035
Rainstrasse 4
2503 Biel
info@vision3025.ch
www.vision2035.ch

Als gelernter Buchhändler bin ich ja prädestiniert, das Editorial zu dieser Literaturausgabe zu schreiben. Auch wenn ich seit Jahren nicht mehr im Beruf arbeite, liegen bei mir zu Hause immer noch Kisten mit Büchern zum Verkauf, da ich noch lange nach dem Ende meiner buchhändlerischen Karriere Büchertische machte, vor allem und ausschliesslich an politischen Veranstaltungen.
Als ich also im zarten Alter meine Buchhändlerlehre in den 90er-Jahren begann, war die Situation bereits vom Konzentrationsprozess und der Diskussion um die Preisbindung geprägt. Als engagiertes Vorstandsmitglied des Angestelltenverbandes des Schweizer Buchhandels (ASB) stand ich für die Rechte der BuchhändlerInnen ein. Die Buchhandlung Pinkus in Zürich war Ausgangspunkt meiner politischen Bewusstseinswerdung (schön!). Die Lehre allerdings absolvierte ich in einer Vorstadtbuchhandlung ohne jeglichen politischen Anspruch, hatte aber die Freiheit, zum ersten Mai das Schaufenster mit kritischer Literatur zu gestalten. In der heutigen Buchhandlungsszene kaum vorstellbar.
Wie auch immer. Mittlerweile arbeite ich für die Bauerngewerkschaft Uniterre und ohne Zweifel stehen die Bäuerinnen und Bauern im Klagen über die Verhältnisse den BuchhändlerInnen ziemlich nahe. Besserung scheint nicht wirklich in Sicht zu sein.
Nun sind wir an der wunderbaren Edicion, zum bereits dritten Mal, und Hotcha schreddert gerade wie ein Verrückter herum. Deshalb halte ich das Editorial kurz und breche hier, auch geschuldet an die späte Stunde, abrupt ab. Danke herzlich den OrganisatorInnen, VerlegerInnen und den BesucherInnen. Auf dass die Literatur und der Untergrund leben - jenseits des Mainstreams.

Mathias Stalder

«Überall Bücher. So viele Bücher. Es wäre so leicht, keins mehr zu machen. Gäbe es da nicht noch diesen einen Text, diesen unglaublichen Text, der einfach ein Buch werden muss. Ein guter Grund, 1000 zu drucken. 51 haben es gekauft.»

Ursi Anna Aeschbacher, verlag die brotsuppe

L'Institut littéraire suisse en dialogue

À Bienne, il est possible de se former à l'écriture littéraire en français et en allemand. Après trois années d'études, on sort de cette filière de la Haute école des arts de Berne avec un bachelor en écriture littéraire.

Ce samedi 31 octobre, on retrouve sur la scène de l'îlot de lecture de la petite foire biennoise du livre quatre diplômé-e-s de l'Institut littéraire suisse, une étudiante actuelle et un enseignant, ou plus exactement, un mentor, qui s'expriment sur la question de l'existence même d'une école d'écriture.
En bon mentor, Francesco Micieli, auteur bernois, ne dirige pas la discussion mais mène la barque à bon port. Il fournit le cadre nécessaire tout en finesse et les outils pour alimenter la conversation qu'il choisit de commencer et de clore avec deux citations de l'auteur Peter Handke. Comme Handke, Francesco Micieli pense qu'il doit y avoir une forme préalable dans laquelle l'écriture vient se nicher.
On ne réussi pas la formation en écriture littéraire si quelque chose n'est pas préexistant, si quelque chose n'est pas déjà présent avant de se lancer dans cette phase intensive d'écriture et de discussion autour de sa propre pratique de l'écriture et de celle des autres.

La parole revient à l'étudiante en cours de parcours, Julia von Loucadou, qui souligne la difficulté d'avoir un avis critique sur ses propres textes avant de les confronter à un lecteur avisé. C'est pourquoi elle affirme que ses textes étaient meilleurs avant le début de ses études. En effet, elle se risquait alors moins à des projets ambitieux, tels que l'écriture d'un roman. Pour une étudiante qui vient de finir au mois de juin, Laura Vogt, c'est le passage entre autobiographie et fiction que l'Institut lui a permis de franchir.
Quant à Pino Dieteker, également fraîchement diplômé depuis juin 2015, il estime que l'Institut littéraire suisse lui a fourni tous les outils nécessaires qu'il était possible de recevoir dans un tel lieu de formation. Regina Dürig, qui a fini ses études en 2009 déjà, regrette le côté peut-être plus naturel, ou moins contrôlé, de l'écriture de ses débuts, quand «ça» écrivait et non pas elle. Elle a appris à «inventer des choses» à l'Institut littéraire.

Noëmi Lerch, sortie diplômée en 2010 de l'ILS et qui vient de voir son premier roman publié chez «die brotsuppe», prend la parole en dernier, elle retrouve ses esprits après une lecture pour le moins mouvementée, la performance de Pavel Schmidt à grand renfort de batterie et bruitage a un peu perturbé son bon déroulement, la rédaction de Vision 2035 était alors prise entre deux feux et fut même soupçonnée d'être responsable du boucan ambiant. Pour Noëmi Lerch, c'est l'importance du lieu d'écriture qui a fait office de révélation, ainsi que l'oubli d'une vision romantique de l'écrivain avec un verre de vin à la main qui écrit la nuit. Elle a compris qu'elle devait mettre en place des repères, monter son «atelier», sa place de travail à l'établi, pour pouvoir écrire. Quand le public est invité à s'exprimer, la question d'un possible «Ton», une tonalité, un style, propre aux étudiant-e-s de l'ILS est posée. La réponse de Pino Dieteker convainc les autres participant-e-s de la discussion, finalement c'est la nécessité de répondre à une demande du marché qui crée une sorte de conformisme. Le roman est la seule forme viable sur le marché du livre. Marie Caffari, directrice de l'Institut littéraire suisse, me glisse à l'oreille, que tout est fait pour que les étudiant-e-s ne se sentent justement pas poussé trop vite et uniquement vers cette forme d'écriture qu'est le roman, mais qu'ils se sentent libres d'expérimenter ce qu'ils veulent.

Gaia Renggli

Bücherorte

Bücherkabinen, Brüggstrasse & Juraplatz

Die Bücherkabine: Gut. Wir können uns jetzt streiten, wer das erfunden hat, aber das ist überhaupt nicht im Sinne der GründerInnen. Bref, wir stehen eigentlich vor der grossen Frage, wer das alles liest, was da so publiziert wird. Tatsächlich lässt sich die Frage nicht nur positiv beantworten. Wir blicken aber auf das grossartige digitale Zeitalter. Die Bäume danken uns (mit oder ohne FSC-Label). Gut. Ich schätze mal ganz kurz, dass wir uns in unserem unheimlichen Verschwendertum Plätze schaffen könnten und können, wo diese Ressource, geistig wie materiell, geteilt werden könnte. Genau, und da stehen die Bücherkabinen im Raum, natürlich öffentlich, ehrenamtlich geführt und unterhalten. Zum Wohle der Volksbildung. Jawohl!

Die rollende Bibliothek

Was für eine Odyssee: Angefangen als kleine Bibliothek im La Biu am Wydenauweg, erweitert und fortgeführt im Fabrikgässli, ins Biotop an der Bözingenstrasse gezügelt, und, nachdem das besetzte Berufsschulgebäude verlassen werden musste, schlussendlich auf einem Dachstock eingemottet, erblickt die Bibliothek Schwarzmarkt frisch «gestrählt» das Licht der Welt. Das war ein langer Satz, der nicht nur zwischen den Zeilen viel über die Zerstörung alternativen Kultur- und Wohnraumes in Biel erzählt. Jetzt an diesem Wochenende fährt die liebevoll ausgebaute, frisch lackierte, mit Solarzellen und Holzofen ausgerüstete Bibliothek ans Fest für Kobane in die Reitschule. Kobane ist die kurdisch-geprägte, autonome und demokratische Region in Syrien, die sich standhaft gegen die ISIS-Truppen zur Wehr gesetzt hat, während die Weltgemeinschaft zuschaute. Es ist der erste Einsatz des wackligen Bauwagens mit rund 200 Büchern zu Anarchismus, Antifaschismus, Autonomie und Feminismus an Board (und da sind noch viel mehr die geordnet, registriert und in den Wagen aufgenommen werden möchten). Eine autonome Gedankenküche, getragen von einem bunten Kollektiv. Wir wünschen gute Fahrt!

Glücklich

Herr Philosoph, was macht glücklich?
Aktivität macht glücklich. Überlegen, lernen, sich beschäftigen mit einer Materie. Auch körperliche Betätigung macht glücklich. Aktiv statt passiv. Weiter haben wir das ewige Sich- Vergleichen als Unglücksquelle. Eine sinnvolle Arbeit machen, ohne verglichen zu werden, das macht glücklich. Die eigene Stimme pflegen. Analysieren, was im Leben passiert ist.
Wo stehe ich, wo gehe ich hin? Mühsam, schon klar, aber da kommt keiner dran vorbei, der sich im Jetzt glücklich positionieren will.
Danke, Herr Philosoph.

Susan Fina

Lieux de littérature

SCHRONK!, débarcadère
Connaissez-vous Schronk?

La première fois que j'ai vu Schronk, il faisait beau, le soleil brillait à travers la vitrine. J'ai pensé à la bibliothèque *hemnes* de chez *Ikea*. Ce beau socle en béton, cette vitrine noire élégante, les vitres solides qui supportent les intempéries, m'ont tout de suite attirée.
Ma première pensée, après l'esthétisme, je l'avoue, a été la suivante: il n'y a sûrement rien de bien sur ces rayons! Oui, souvent, hélas, ces bibliothèques gratuites en plein air se retrouvent envahies par de la la littérature que je qualifierais de douteuse. Des livres de recettes d'un régime alimentaire en vogue dans les années quarante pour ne citer qu'un seul exemple. Mais je me trompais. Je me souviens que ce jour-là mes yeux ont tout de suite repéré l'étoile filante biennoise Arno Camenisch et aussi la traduction allemande du premier livre de Julien Maret, un diplômé de l'Institut littéraire suisse, comme son collègue Arno. Bref, de la littérature locale, mais de la littérature. Soulagement. On peut simplement venir avec un livre et en prendre un autre en échange, le ramener et en prendre un autre et ainsi de suite. Plus il y a d'utilisateurs et d'utilisatrices, plus la bibliothèque sera bien remplie d'une littérature variée qui plaira au plus grand nombre. Et je n'ai qu'une dernière prière, est-ce que les petits fascicules gris et orange „connaissez-vous Jésus?" peuvent rester en dehors de tout ça?

www.schronk.ch

Literaturcafe Biel, litcafe.ch

Altstadt, Obergasse, Engelsbrunnen, jetzt laubig, steinerne Treppe runter, gittrige Holztüre, Gewölbekeller, Bücher, Bücher, Holzboden, Klaviermusik, Kaffeemaschine, lautes Konzert, Bücher, Wein und Tee, Gespräche, Fragen, eine Lesung auf Französisch, eine überraschende Begegnung.

Le parti pris de l'oignon

Pendant que la petite foire biennoise du livre ouvre ses portes, le marché aux oignons de Bienne plie bagage à la place du Marché-Neuf. Les participant-e-s à l'atelier d'écriture donné à l'Université populaire de Bienne ce samedi matin se sont essayés à l'exercice du pastiche en prenant Francis Ponge pour modèle.

par Sylvie

L'oignon est un légume prétentieux.
En automne il mobilise des rues, voire des quartiers entiers tout à son honneur.
Avez-vous déjà vu un marché dédié à la salade, ou au rutabaga? Non. Mais l'oignon, lui, se croit assez important pour étaler ses tresses bicolores, parfois agrémentées de fleurs séchées, sur une place normalement réservée à tous les légumes et fruits de saison.
Vous me rétorquerez qu'il est plus beau qu'un vulgaire céleri, et qu'il survivra plus longtemps dans votre cuisine qu'une tomate. Mais est-ce vraiment une raison pour se pavaner?
D'autant plus qu'il peut être traître et vous enflammer la bouche lorsqu'il vieillit.
Alors pourquoi a-t-il autant de succès?
Je soupçonne les badauds qui hantent les marchés aux oignons, de préférer boire un verre et déguster une saucisse que d'acheter des oignons.

Par Enrique Macho

Sa robe dorée nous donne envie de le saisir.
Il semble précieux, sa rondeur nous invite à le caresser. Fruit, légume, tout est encore possible…
Sa noblesse discrète ne le met pas en avant dans les plats. Souvent, on l'oublie et on ne sait pas qu'il est de la partie. Ce sont les autres qui donnent le nom aux mets.
Mais le légume malin se fait désirer et garde ses secrets. Son épluchage ne se fait pas facilement. Sa préparation demande du temps.
Il se fait désirer. Et pour vous rappeler qu'il existe, il vous fera pleurer.

Par Catherine Dudenhoeffer

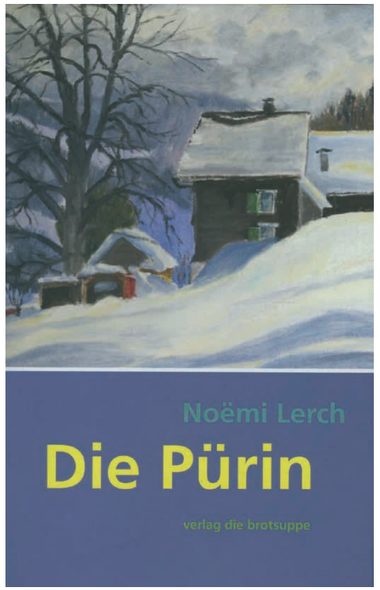
Ce ventru nous interpelle. Timide sous ses multiples couches, comme gêné par ses effluves rustiques, il s'en sort tout de même avec bonhomie.
Mais il déteste qu'on le déshabille. Enlever ses oripeaux légers et translucides semblable à de vieux rideaux c'est l'exposer à une nudité aggressive.
Les premières larmes nous viennent au coin des yeux. Cette chair vert clair et d'un blanc joliment nacré ne doit pas être blessée. Vous souffririez plus qu'elle. Et les pleurs seraient de votre côté.
Le secret que cette petite bonbonne garde le mieux, c'est son corps de cercles studieux tels des anneaux de Saturne, pour ne pas dévoiler trop vite que de sa naissance souterraine, il ne reste qu'un système qui tourne en rond.
À trop se protéger, on toupille sur soi-même.

Par Véronique Rolli

Brunâtre, beigeasse. Ce n'est pas par la couleur de sa robe que l'oignon éblouit. Mais sous cette première enveloppe terne, se découvrent d'innombrables couches d'une blancheur virginale. Virginale, oui, car l'oignon - comme une jeune pucelle - ne se laisse pas découvrir facilement.
Il faut lui ôter, petit à petit tous ses atours, délicatement, pour parvenir à son coeur. Et probablement que quelques larmes auront été versées au passage. C'est là tout le piquant qui explose en bouche si d'aventure, nous le croquons cru.
Une fois cuit, l'oignon s'adoucit, il se laisse apprivoiser mais perd de sa fermeté. Mais qu'il soit cru ou qu'il soit cuit, l'oignon est complexe, rendons-lui sa noblesse.

Die Berge und die Milch

Noëmi Lerch legt mit «Die Pürin» ihr erstes Buch vor. Es ist ein karges Buch. Die Lettern müssen sich nicht drängen auf den Seiten. Das ist nicht schlimm, denn der Dialog entspinnt sich selten und nur kurz, wie es in diese karge Berglandschaft passt. Es ist die Gehilfin der Pürin, die auf den Seiten eine nicht-simplifizierte Bergwelt zeichnet: knorrig, wetterfest und magisch zugleich. Ein Ort, der sie biografisch verbindet, denn dort baute ihr Grossvater die Villa Laudinella. Der Grossvater taufte das Haus mit Namen, weil alle Dinge und die Tiere einen Namen tragen. Er meinte, das Haus liefe sonst davon.
Die Pürin auf dem alten Schimmel eröffnet ihr, der Gehilfin, die Welt einer Kuh-Bäuerin. Sie wird zu ihrer Gehilfin, lernt den Takt des Melkens, bis die Hände fiebrig werden. Die Pürin, ein stille Rebellin und erste gelernte Bäuerin, denn damals war dies gegen das Gesetz. Sie ist aber auch Tierärztin und Fotografin, in einem Tal, in dem jene «die gehen, häufiger gesehen sind als die, die kommen», wie die Pürin sagt. Auch sie wird älter und schwächer, sie, die manchmal tagelang schweigt. Die Pürin ist sich auch sicher, dass ein Traktor ein besserer Partner ist als ein Mann.
Da ist auch die imaginäre Grossmuter, schon lange verstorben aber noch immer in der Villa präsent, dort wo die Gehilfin nächtigt. Da ist auch der einbeinige Rabe auf dem Hof, dem kein Bein nachwachsen wird. Sicher nicht? Und eine stille, scheinbar unmögliche Liebe. «Dich hat es nie gestört, dass wir vom Weg abgekommen und dafür stundenlang im Kreis gegangen sind.» Wie etwas beenden, ist die Frage. Da sind Hühner in viel zu grossen Hosen. In einem Tal, in dem es so kalt wird, dass das Eis an den Stromkabeln knistert. Der dampfende Mist. Da ist die Geröllhalde, deren Steine sich gegen das Tal schieben oder donnern und immer näher an die Villa rücken. Der schräge Kirchturm und das Dorf, in dem jeder seinen Dingen nachgeht, als wäre die Geschichte nie zu Ende. Doch eine Forellenfabrik im Tal ent-zweit das Dorf. «Das Tal ist ein grosser Topf, wir Menschen und Kühe schwimmen in dieser Suppe. Wir müssen nur aufpassen, dass wir mit der Zeit nicht untergehen, sagt die Pürin.» Es sind Sätze wie diese, die einem nachhallen in dem engen Tal:



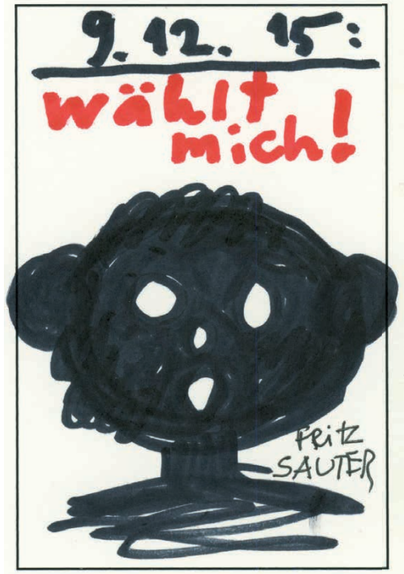
«Wenn die Pürin nicht im Stall ist, finde ich am besten meinen Takt. Der Haken dabei ist, dass mir nach einer Weile der Mund zuwächst. Die Stimme kriecht den Hals hinunter und die Sprache in den Kopf. Im Kopf baut sie eine zweite Welt, und all die Sachen, die du zu mir gesagt hast, werden zu Heu und Stroh, das ich solange in meinen Armen herumtrage, bis es auf meiner Haut kleben bleibt und es wahr ist, dass ich einmal zu dir gehört habe.»

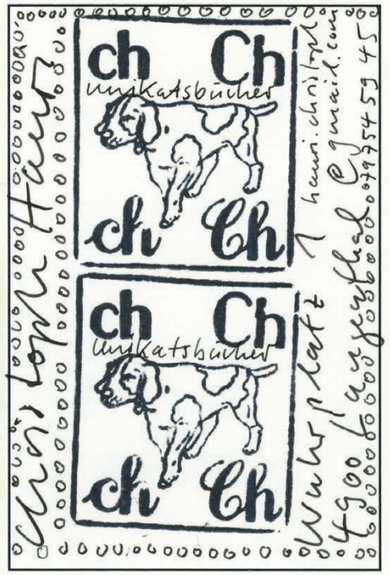
Es sind Passagen der Einfachheit, des Simplen in einer durchkomplizierten Welt weit weg im Westen. Der Stall gibt den Rhythmus vor. Das Wetter, die Jahreszeiten, die Berge, die Tiere. Die Menschen sind aufblitzende Sequenzen, ansonsten ist das Gespräch nach innen gekehrt. Es ist Gespräch mit allen Dingen, versammelt auf dem kleinen Fleck. Diese offengelegte Zerbrechlichkeit. Bis man neu geboren wird, die Welt erblickt.
Nur die Kälber, die müssen zum Schlachter gehen, dass selbst die Pürin Wasser in den Augen hat. Der Gänsemann sagt: «Man muss denen die gehen wollen, Zeit geben, damit sie gehen können.» Aber das gilt dem einbeinigen Raben, der leichter als Luft geworden ist. «Bis die Gehilfin zur Bäuerin wird, nicht mehr mit Steckenbeinen, wie die Pürin einst sagte, sondern mit Stiefeln, die aus dem Boden wachsen.» Und so packt später die Gehilfin ihren Rucksack um zu verreisen, verabschiedet sich von den ihren am Stammtisch in der alten Sägerei, nicht alleine, und um sicher zurückzukehren. Nicht? Der Grossvater ist sich sicher, so wie er mit der Grossmutter aus der Ferne zurückgekehrt ist, damals, und wünscht sich noch einen «Gutsch» von diesem Wässerchen.

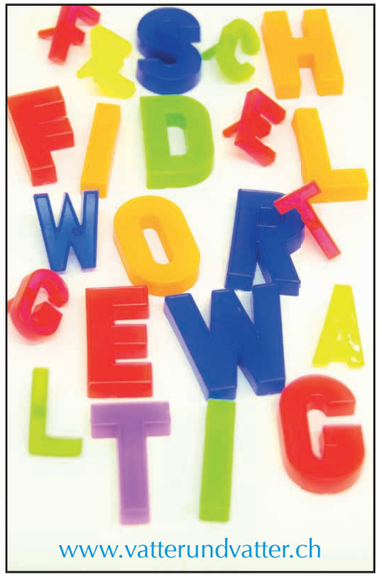
Nach ihrem Studium am Schweizerischen Literaturinstitut in Biel studiert Noëmi Lerch später an der Universität in Lausanne, wo sie 2015 mit einem Master of Arts abschliesst. Seit vier Jahren arbeitet sie saisonweise auf einem Bergbauernhof im Albulatal und schreibt. Seit 2014 tritt sie mit der Cellistin Sara Käser als Duo «Käser und Lerch» auf.

Mathias Stalder

«Die Pürin», verlag die brotsuppe, 2015
88 Seiten, CHF 19.–

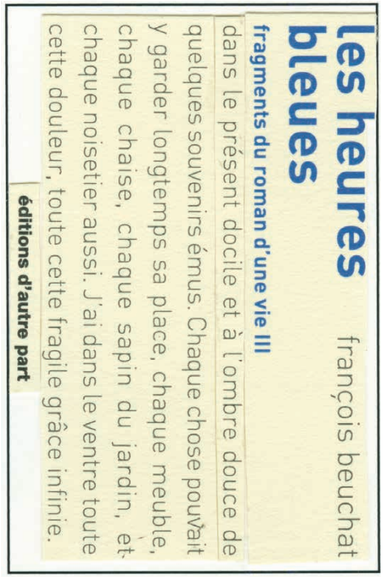


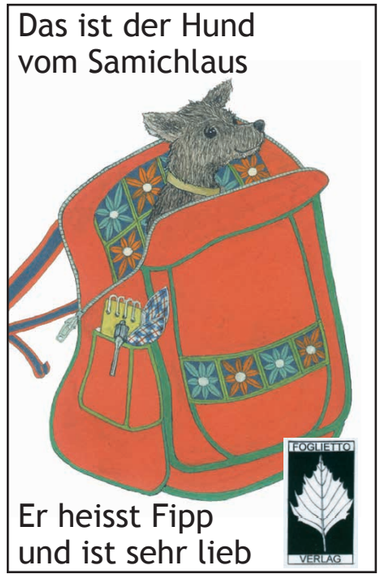


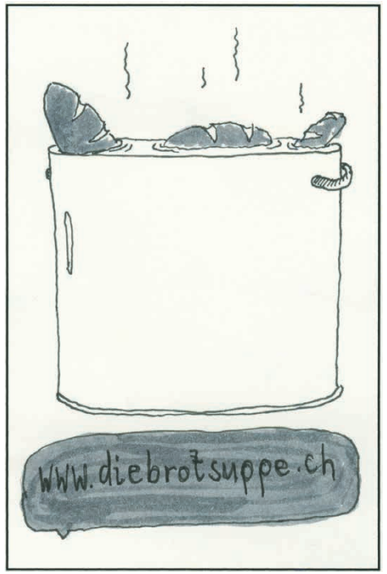


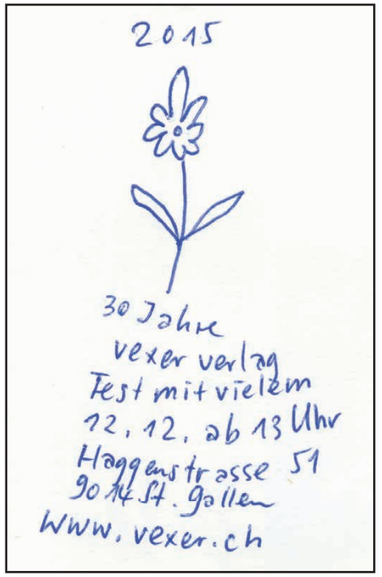
ESPERANTO-KURSO
ÜBERSETZE!
KIEL AGENTO DE LA MONOREGISTARO, MI INVITIS LA PARTOPRENANTOJN DE LA SIRIO-KONFERENCO AL ESPERANTO-KURSO KUN MI EN LA HOTELO BEAURIVAGE EN CAŬZANO

ESPERO-RONDO DE BIELO
16⁰⁰-18⁰⁰ DONNERSTAGS
AM RUNDEN TISCH DES MIGROS-RESTAURANT
BIEL-KREUZPLATZ









Monica Schwenk

1. Alles, was geschieht, ist Teil des Markts, es gibt nichts, was NICHT-MARKT ist. 2. Alles, was Markt ist, ist entweder Angebot oder Nachfrage. 3. Aller Handel ist Plus oder Minus, es gibt ausser Plus oder Minus nichts Drittes. Aus diesen drei Punkten folgt: Alles, was dem KUNDEN schadet, nützt UNS / Alles, was dem Kunden NÜTZT, SCHADET uns.

pudelundpinscher

Paris einfach

Rapide Protokoll from Pa-riche! — mit einem Menschen, der etwas zu erzählen hat. Eine Begegnung an der Edicion 2015.

«Freitagabend bin ich an den Bahnschalter «go luege», was das Ticket nach Paris kostet. Habe 62 Franken bezahlt, 200 Schweizerfranken gewechselt und bin in den Zug gestiegen nach Paris. Im Rucksack: Spraydosen, Bier, 4 paar Socken, süsch nüt. Am Gare de Lyon angekommen als erstes ein Bier. 3 Euro 45 hat das gekostet, fuck. Auf dem Platz vor dem Bahnhof ein paar Leute. Ich habe sie gefragt, wo es einen Sprayershop und legale Wände gibt. Sie haben mich zur Place de la république geschickt. Die Leute im Shop waren aber sehr verschlossen, niemand wollte mir Paris zeigen.
Der Verkäufer erklärte mir dann doch den Weg zu zwei Wänden. Eine war in Bercy bei einer Skateanlage, unweit des Gare de Lyon. Ich brauchte zwei Tage, um hinzukommen. Ich schlief auf der Strasse und in einer Einstellhalle, wo mich die Securitas rausschmiss. Es war kalt. Ich fuhr gratis mit der Metro, um dort schlafen zu können. Denn auf dem Perron kannst du nicht schlafen, da wecken dich ständig die Securities.

Endlich im Skatepark angekommen, habe ich angefangen mit den Leuten zu diskutieren, und wurde aufgenommen als würden sie mich schon ewig kennen. Ein Skater aus Jamaica hat mir das Strassenleben gezeigt, wo die Penner duschen und gratis essen können. Ich fand eine Decke und einen Schlafsack und schlief im Skatepark. Jeden Morgen kam die Polizei und hat nachgefragt wie es mir geht. Am dritten Morgen waren sie weniger gemütlich und haben mich weggewiesen, da es doch ein Platz für die Jungen sei. An diesem Tag holte ich ein Zelt, das ich vorher schon gesehen hatte. Ich nistete mich unter der Rampe beim Skatepark ein und habe alle Sachen dort gelassen. Fast jeden Morgen sind wir mit der Metro duschen und essen gegangen, jeweils 30 Minuten Fahrt. Danach habe ich die Stadt angeschaut. Ich habe viele Leute getroffen, aber niemand wollte mit mir sprayen, ausser der Jamaikaner, der selber nicht sprühte.

Am nächsten Tag habe ich eine gute Stelle gefunden, um in die U-Bahn zu kommen. Doch: nach einer Viertelstunde ertönte ein Signal, obwohl keine U-Bahnen nachts um 3 Uhr fahren. Also bin ich abgehauen. Vier Nächte lang konnte ich das Bild nicht fertig machen, weil es immer Leute dort auf der Baustelle hatte. In der fünften Nacht habe ich das Teil doch noch fertig gemacht. Wenig später habe ich erfahren, das andere Sprayer am selben Ort mit der Waffe bedroht wurden. Wenn du dich also nicht auskennst, wirst du als Tourist ausgenommen. Später bin ich auf ein Gebäude geklettert und habe ein Graffiti gesprayt. Weder die Passanten noch die Autofahrer hat es interessiert. Paris ist richtig dreckig. Jeder pisst überallhin, schmeisst den Abfall einfach auf den Boden. Ich habe alles gefunden, Kleider, Zigaretten, Alkohol. Mit den Jugendlichen, mit denen wir verkehrten, haben wir an den Wochenenden Partys gemacht im Skatepark, mit Laser- und Feuershows. Ich war der «Suisse».

Dann, nach einem Monat und drei Tagen musste ich zurück. Wegen der Einvernahme. Ich hatte noch 80 Euro, das Billet kostete 99 Euro. Mit Whatsapp konnte ich einem Kollegen bitten, mir Geld zu überweisen. Schliesslich bin ich 7 Stunden vor der Einvernahme in Biel angekommen und erfuhr, dass ich schon drei Monate gesucht wurde, weil sie verhindern wollten, dass ich weiteren Sachschaden anrichte und auch wirklich an der Verhandlung teilnehme. Sie hatten recht: über 20 Bilder und ein paar 100-Tags habe ich in Paris gemacht.»

2rist ist jung geblieben im Kopf und um die 30. Er wird angeklagt wegen mehrerer Graffitivergehen. 45 Geschädigte und noch mehr werden dazukommen, ein Millionenschaden wird beziffert. Ihm drohen 5 Jahre Haft.

Warum machst du den ganzen Scheiss?
«Weil es für mich ein Zeichen ist, auszubrechen. Damit kann ich mich frei fühlen. Weil wir in einer Welt leben, in der von dir genau verlangt wird, dies und das zu machen. Überall wo du in dieser grauen Welt ein Graffiti siehst, weisst du: hier leben noch Menschen und nicht einfach nur Roboter.» 2rist arbeitet zeitweise auf dem Bau und reist dann wieder durch die Welt. Er hat weder einen festen Wohnsitz noch eine Krankenkasse. Aufgewachsen ist er mit einem Vater, der dauernd gearbeitet hat und trotzdem kein Geld nach Hause bringen konnte. Zum Zmittag hiess es für die fünfköpfige Familie: zwei Tassen Reis und zwei Bratwürste. Facebook und Fernsehen braucht er nicht.

---

aufgezeichnet von Mathias Stalder

Gute Literatur ist…

Statements von Besucherinnen und Besuchern der EDICION 2015, eingefangen von Janosch Szabo zwischen den Messeständen.

«Auf jeden Fall müssen mich die Figuren überzeugen, als Individuen aber auch über sich hinausweisend, etwas Allgemeines berührend.»

«…wenns dich packt und das nicht mehr aufhört.“»

«…wenn der Inhalt umfassend recherchiert ist, wenn ich spüre, dass sich der Autor wirklich mit dem Thema befasst hat und ich so beim Lesen neue Dinge erfahre. Und wenn es dann gleichzeitig noch spannend, witzig und echt ist, und von jener Welt erzählt, in der auch ich lebe, sage ich „merci via mau“ und fühle mich bereichert. Manchmal ist es auch enttäuschend, es wird ja so viel geschrieben.»

«Das kommt ganz auf den Moment drauf an. Generell eine gute Kombination von Form und Inhalt. Der Umgang mit der Sprache ist mir wichtig.»

«Ich mag jede Art von Büchern. Ich lese schon das ganze Leben lang. Die Präferenzen haben sich aber verändert. Heute lese ich am liebsten Bücher von älteren Autoren, weil sie schon viel erlebt haben.»

«…Literatur, die entblössen kann.»

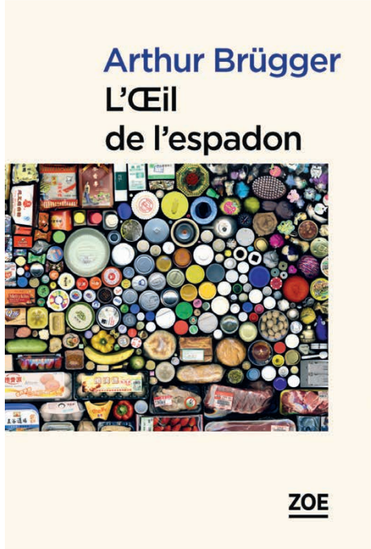
«Bücher sind das halbe Leben. Was würden wir nur ohne machen. Das denke ich jedes Mal wieder, wenn ich eintauche.»

«…ein Buch, das mir gefällt, weil es eine gute Geschichte erzählt und weil es gut geschrieben ist. Allerdings: Wenn es nur um die Sprache geht, dann ist das nichts für mich.»

«…ein Ende, das enden kann, aber nicht muss.»

Un sacré secret

Arthur Brügger est né en 1991 à Genève. Il a publié cet automne son premier roman aux éditions Zoé. C'est la voix du jeune apprenti-poissonnier Charlie qui nous parle dans le texte. Arthur Brügger met ses gants en plastique pour procéder à la lecture. Avant de se lancer, il nous dit encore que son roman se déroule dans un décor de tous les jours, le monde de la consommation. Après sa lecture à EDICION, le public lui pose un certain nombre de questions concernant les éléments autobiographiques dans le texte. Je le retrouve bien plus tard autour d'une bière et il a encore l'énergie pour répondre à mes questions.



1. Qu'est-ce que le cadre de l'institut littéraire a apporté dans l'écriture du texte ?

Au fond, ce texte n'aurait jamais existé si je n'avais pas vécu à Bienne, à ce moment précis, dans ce contexte. Le texte est né à partir d'une première expérience de travail – un job d'étudiant, dans la poissonnerie d'une grande surface biennoise. Il est surtout né du mentorat avec Eugène, durant ma deuxième année d'études. Il est né d'abord sans ambition romanesque, avec la seule volonté d'expérimenter formellement : le projet consistait à parler du monde du travail, de la société de consommation, décrire de l'intérieur cet univers du grand magasin à partir d'une voix, singulière, décalée. C'était l'envie du texte, qui a commencé comme un monologue : celui de Charlie. Il s'est développé pendant mes études, l'institut littéraire m'a donc naturellement offert un cadre et un accompagnement, un croisement de regards sur ce que j'étais en train d'écrire. J'avais une première mouture achevée du roman à la fin de ma formation. Après cela, je l'ai repris, passablement retravaillé, et il y a eu une série de versions successives (aussi au cours du retravail avec mon éditrice, Caroline Coutau), qui ont finalement abouties au texte publié.

2. Parfois, on a l'impression qu'Emile est dans la tête de Charlie. Finalement, dans le roman, les personnages de Charlie et d'Emile sont complémentaires ?

C'est drôle, parce que précisément, dans la toute première version du texte – celle que j'ai écrite à l'institut – on apprenait à la fin qu'Emile était l'ami imaginaire de Charlie. Le sentiment de connivence entre les deux personnages était dès lors véritablement appuyé, et renforcé. Emile se présentait comme un antagoniste de Charlie, véritablement, une sorte de double fantasmé, tout ce que Charlie n'a pas pu être : Emile a eu une enfance heureuse auprès de parents aimants – Charlie est orphelin ; c'est un intello, moitié universitaire, moitié artiste, alors que Charlie joue le rôle de l'ingénu. Naturellement, les vestiges de cette relation complémentaire sont sans doute encore visibles dans le texte. Pour autant, cela fait partie des éléments que j'ai voulu retravailler, parce que dans cette première version, le personnage d'Emile n'était alors à mon sens pas assez incarné. Parce que je n'en avais fait qu'une figure imaginaire, il n'était tout au fil du roman pas tout à fait crédible, ni entier : il était une figure idéale, et donc forcément beaucoup trop lisse. J'ai voulu la salir un peu. Aussi, je me suis rendu compte que cette idée d'ami imaginaire n'apportait rien. Donc, j'ai fait d'Emile un «vrai» personnage : c'est là qu'il est devenu photographe, et que j'ai dû trouver une véritable raison pour laquelle il s'est retrouvé à travailler au Grand Magasin. En l'occurrence : faire un travail photographique en guise de reportage afin de dénoncer le gaspillage alimentaire.

3. La conscience de Charlie est éveillée par le discours critique d'Emile (sur le monde du travail, sur le gaspillage alimentaire). Comment expliquer dès lors que ce soit le plus terre-à-terre des deux personnages qui craque à la fin, lorsqu'ils volent les invendus du Grand Magasin ?

Charlie craque pour des raisons personnelles plutôt que pour une désillusion politique. Lorsque Charlie et Emile sortent du Grand Magasin pour tenter de distribuer les invendus du rayon alimentation, destinés aux ordures, ils se retrouvent confrontés à une dure réalité : personne n'en veut. Aussi, si c'est finalement Charlie qui craque, et qui réalise que leur acte peut être aussi assimilé à du vol, c'est surtout parce qu'il se sent manipulé par Emile, il a tout à coup l'impression d'avoir été utilisé : c'est tout cela qui le pousse à une réaction épidermique, et le conduit à fuir. Pour autant, j'imagine qu'Emile vit aussi une forme de désillusion à ce moment-là. Seulement, je n'ai pas pu l'exprimer dans le texte à cause du point de vue subjectif : le récit est à la première personne, on est dans la peau de Charlie. Dès lors, il me semblait important de focaliser le texte sur son ressenti – à la fin, celui d'Emile passe au second plan. A la fois, le geste d'Emile de photographier Charlie étalé par terre autour de la nourriture éparpillée est assez violent et peut sembler inexplicable. Il opère en tout cas d'un renversement de la figure d'Emile : en filigrane, je pense que ce que j'essayais de dénoncer, c'est aussi qu'Emile n'est peut-être pas si fidèle que ça aux principes qu'il semble chérir et défendre. Il se laisse finalement rattraper par des aspirations plus individualistes : le désir d'une photographie réussie, bref : l'ego, l'ambition artistique, tout cela passe pour lui avant le combat politique...

4. Emile n'est-il donc pas un universitaire raté doublé d'un artiste raté ?

C'est une vision dure du personnage ! Je ne serais pas forcément aussi catégorique. Pour autant, il y a du vrai là-dedans. Oui, Emile est un universitaire raté : en tout cas, il interrompt ses études qu'il n'a suivi qu'avec peu de foi. Quant à son parcours artistique : c'est plus ambigu, il en est à ses débuts, il lui reste à faire ses preuves. A la fin du texte, on peut tout imaginer : peut-être sera-t-il un artiste renommé qui, comme l'imagine Charlie, passera sa vie de dîners mondains en vernissages... Peut-être restera-t-il au contraire à jamais au niveau zéro de ses ambitions... Au fait, Emile est aussi le reflet de mes propres démons, et sa trajectoire et son geste final relève aussi d'une forme d'autocritique que je m'adresse, dans mon geste même d'écriture. Moi aussi, j'ai en quelque sorte « instrumentalisé» Charlie pour écrire ce texte. Je me suis servi d'une expérience réelle. J'ai jeté de la bouffe invendue, certes de mauvais gré ; mais je l'ai fait – elle n'était pas imaginaire. En travaillant comme poissonnier, moi aussi, j'ai fait tourner la machine, j'ai fait marcher le système. Et j'en ai tiré un roman. Quand Charlie se demande, à la fin du livre, ce que seraient des artistes comme Emile si le Grand Magasin n'existait pas, s'il n'y avait rien à dénoncer, et si tout était parfait dans le meilleur des mondes possibles, c'est aussi ma propre démarche que je questionne. Si je n'étais pas né dans cette société de consommation, si je ne m'étais pas sali les mains en y contribuant, en travaillant pour elle, aurais-je seulement écrit ce roman pour en dénoncer son absurdité? Evidemment pas. C'est ici une trace de mon sentiment d'impuissance, celui que j'ai ressenti lorsque, en tant qu'employé d'une grande surface, je ne savais comment canaliser ce ressenti ambigu, mélange d'écœurement et de révolte, doublés de la culpabilité de ne rien pas agir, de « collaborer » passivement à tout ça. Tout ce que j'ai fait, c'est écrire un livre... En attendant que d'autres peut-être aient le courage que je n'ai pas eu de faire véritablement changer les choses.

Gaia Renggli

Das Dazwischenliegende
an Tagen
die leider sein können
ist wie alles Andere
an solchen Tagen
die leider sein können
Die eigene Kohärenz
verliert sich hinter dicken Mauern
bald verborgen
Gedanken die einst wertvoll und
offensichtlich dalagen
und das Einzige was bleibt
ist der Moment des Aufwachens
und des Einschlafens
wo sich eine kleine Erinnerung
einst erfüllter Zeiten konserviert
um vielleicht
ein paar Worte darüber zu verlieren

Elia Aubry

Mist

Jeder sitzt auf seinem Misthaufen und stinkt vor sich hin.

Susan Fina

Mitten aus dem Leben

Arbeit macht Frau, sagte ein Freund zu mir, als ich gerade dabei war den Tisch abzuräumen. Ich gab ihm eins in die Magengrube, er zuckte zusammen und lachte trotzdem. Er ist Pole, deshalb ist sein Zynismus historisch erklärbar. Trotzdem war Gegengewalt in dieser Situation eine absolute Notwendigkeit. Ganz im Gegenteil zu «Pazifismus», der nur zu oft als Vorwand missbraucht wird, weil zu angepasst, um sich selbst zu wehren. Arbeit macht Frau, seit ca. 5000 Jahren. Liesse sie sich nicht unterwerfen, hielte sie nicht die Klappe und bekochte und beglückte sie diese Arschlöcher nicht, wären wohl die schlimmsten Verbrechen verhindert worden. Krieg ist eigentlich immer noch legal, häusliche Gewalt jedoch in einigen Ländern mittlerweile ein Offizialdelikt. Doch sie geschieht weiterhin in den besten Familien, hinter verschlossenen Türen. Der beste Schutz gegen häusliche Gewalt ist, nie zu heiraten. Nie einen Haushalt zu gründen. Die Familie als Herrschaftsinstrument abzulehnen. Jetzt übertreibst du aber, würden viele sagen. Sie müssen wirklich nicht auf mich hören, nach 5000 Jahren. Fragen Sie doch die klugen Herren.

Die Satelliten konnten nicht gefunden werden. Suche fortsetzen? Nein. Ich schalte das Navi aus und auch den Tempomaten. Wer mittels Technologie sein Gehirn auslagert, verliert die Kontrolle über die eigenen Gedanken und verblödet. Fragen Sie Herrn Kaczynski*, er würde mir zustimmen. Ich fahre einen Moment lang absichtlich zu schnell. Nicht etwa weil ich spät dran bin, denn seit sie im Kindergarten versuchten, aus mir einen Teil der Leistungsgesellschaft zu machen, verteidige ich Unpünktlichkeit als persönliches Recht. Ich fahre zu schnell, um mir einzubilden, ich hätte mal wieder selbst bestimmt. Es ist wie Schaufensterscheiben einschlagen. Ein Stimmungsaufheller ohne Kater.

Die Bomben in Ankara lassen tief blicken. Tief in die Abgründe des sogenannten tiefen Staates, eine Verflechtung aus Geheimdienst, Militär, Polizei, Mafia, Faschisten, Medien und Gewerkschaften, die Teile der türkischen Gesellschaft Ende der 90er als Folge des Susurluk-Zwischenfalls und der darauffolgenden Untersuchungen und Verurteilungen zu grossem Teil passé glaubte. Bomben in Suruç, Diyarbakir und jetzt in der Hauptstadt. Je länger der Friedensprozess, desto unaufhaltsamer der Krieg. Was jetzt? Den Anschlag dem IS in die Schuhe schieben? Und wieso hat der MIT das nicht MITgeschnitten? Zuviele Gerüchte werden noch bestätigt werden müssen, bis es offiziell ist, dass die Türkei den IS unterstützt. Fragen Sie Herrn Orwell. Der „tiefe Staat“ hat in den 90ern den Drogenhandel in Europa weitgehend kontrolliert und mit dem dadurch eingenommenen Schwarzgeld den Krieg gegen die kurdische Zivilbevölkerung und die PKK erst ermöglicht. Eigentlich ein vernünftiger Grund, mit Drogen aufzuhören, doch soweit kommts nicht. Diese lächerliche Art von gepflegtem Nihilismus, der die Dekadenz rechtfertigt, ist der Gipfel der Zivilisation und macht vor mir nicht halt. Wut und Ohnmacht liegen nah beieinander. Und mein bescheidenes Schweizer Bankkonto finanziert Krieg, und der Diesel, den ich tanke, erfordert ihn. Fragen sie Herrn Öcalan, er war dabei und sitzt seit seiner Verschleppung vor 16 Jahren ohne Prozess wie Verurteilung im Knast.

Meine Grossmutter wollte letztens im Bus einen Sitzplatz ergattern. Sagt ein junger Mann: Müssen Sie denn ausgerechnet zu Stosszeiten Bus fahren? Er blieb sitzen. Ihr half niemand.

Bahnhöfe und Bushaltestellen werden behinderten- und altengerecht umgebaut, doch diese Menschen haben gar keinen Platz in der Verwertungslogik. Wer nicht produktiv ist, soll zu Hause bleiben. Heisst es.
Vielleicht hätten wir nie die Jugend in den Krieg schicken sollen. Vielleicht hätten wir nie die Alten in den Knast stecken sollen. Behördlich genötigt werde, wer sich selbst ermächtigt dagegen wehrt. Was sie als Gerechtigkeit verkaufen, ist Richtbarkeit. Sie sollten Herrn K. fragen, er weiss es, doch er möchte anonym bleiben.

Auf dem Dach der Tissot-Arena befindet sich das grösste Stadion-Solarkraftwerk der Welt. Wenn man es geschickt formuliert, findet man immer eine Superlative um die Bauten zu beschreiben, die aus Stadt Metropole machen. Die Architektur unserer Umgebung prägt uns nicht nur, sie sperrt uns ein, denn sie ist längst zum Gefängnis geworden. Die seelische Leere findet sich wieder in der Geräumigkeit der Einkaufszentren und Luxuswohnungen, die Orientierungslosigkeit in der sterilen Weite unbelebter Betonplätze. Der gedankliche Horizont ist ebenso flach wie die Dächer der Metropole geworden. Über Herrschaft zu reden, würde den Rahmen sprengen, sagte jemand in einem Interview in der Vision 2035. Ich freute mich sehr über diesen kritischen Gedanken. In der letzten Nummer wurde ein Kleininserat zensiert. Begründet. Das ist Zensur immer. Ich finde, es ist Zeit, den Rahmen zu sprengen. Aber fragen Sie Herrn Stalder*. Und bitte seien Sie nett zur Jugend. Sie trägt 100% meiner Hoffnung.

Irma Feldmann

Zwei Anmerkungen der Redaktion, Mathias Stalder:

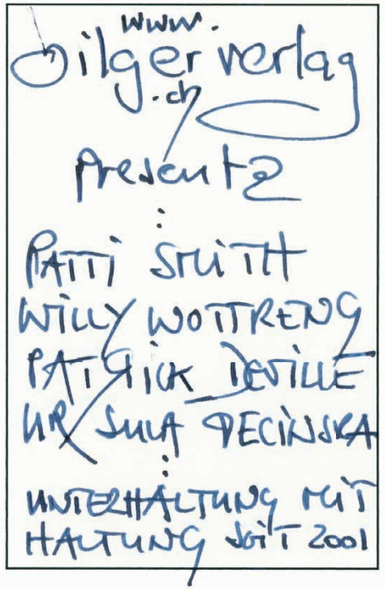
*Herrn Kaczynski: Besser bekannt unter dem Namen Unabomber sitzt aktuell immer noch in einem Hochsicherheitsgefängnis irgendwo in den USA. Zwischen 1978 und 1995 sendete er 16 Briefbomben an Personen die er dem technisch-industriellen Komplex zurechnete. Er veröffentlichte ein Manifest und bezeichnet sich selbst als Anarchisten.

*Herr Stalder: Das wäre dann wohl ich. Um den Zensurvorwurf bei den Kleinanzeigen dreht sich der Schluss des Textes: «Figg di Schwiiz, ich bin nie Schwiiz gsi» sollte veröffentlicht werden und neben sprachlichen Problemen, gab es durchaus inhaltliche. In diesem Sinne wird die Veröffentlichung jetzt nachgeholt.

Bikini

Der Kummer nagt, die Traurigkeit trieft.
Da betritt Freude die Bühne und sagt stopp,
so nicht mehr, ich trage jetzt Bikini.

Susan Fina



Wir danken für die Papierspenden

ediprim

herrennidau
druck grafik web stempel etiketten